

PIJA 2002

L'Auberge

Για Κυριακούλα.

Nous nous extirpons du sous-bois, en lévitation au ras du sol. Nous déboulons sur un chemin de terre sèche, langue blafarde sous la froide clarté de la pleine lune. Nous nous engageons sur la route, avalant ses courbes sinuant à travers la forêt tout entière. Nous prenons de la vitesse : les formes des arbres s'estompent comme dans un rêve flou. Le vent lugubre de la nuit cingle nos visages et infiltre la plus profonde intimité de nos vêtements. Tout-à-coup, nous ralentissons : c'est le bout du sentier. Une clairière s'ouvre devant nous, fleur vespérale bienvenue. Au milieu de celle-ci, parmi la tendre herbe verte et les fleurs aux teintes d'Artémis, une bâtisse au vénérable aspect a poussé, comme par magie. Elle est basse de toit et ses murs fissurés par le lierre ; de petites fenêtres sont découpées qui laissent filtrer, à travers leurs rideaux brodés, une agréable odeur de gaieté et de bien-être, de réconfort et de repos après un long voyage.

À ce moment nous remarquons un détail : comme projeté hors du sol touffu, décalqué sur l'astre nocturne ou simple canne ayant permis au chemin d'arriver jusqu'ici, un solide panneau de bois annonce laconiquement : « L'Auberge ».

Nous nous sentons soudainement happés par les étoiles ; nos pieds quittent à regret le sol, après un dernier baiser d'adieu. La bâtisse se fait toute petite, les lumières se changent en lucioles et le tout revêt une chaude chevelure de chaume. En une ultime tentative pour s'accrocher à ce rêve si curieux, nous nous agrippons à l'odorant filet de fumée que nous apercevons, flottant dans la nuée. Nous remontons gentiment vers sa source que nous distinguons maintenant : une cheminée toute menue, nez au centre du visage d'éteule. Mais voilà qu'elle prend des dimensions cyclopéennes et qu'elle emplit notre champ de vision, le cultivant intensément jusqu'à sa plus infime parcelle. Nous plongeons dans le conduit qui nous guide sur quelques étages à travers la pénombre. Au bout du tunnel, une lumière : c'est l'âtre, consommant tranquillement ses braises. Nous quittons le foyer : s'offre à notre regard une salle à manger éclairée par de nombreuses bougies de cire en plus du feu lui-même. Les poutres sont basses et apparentes, on y a suspendu différents outils ou œuvres d'art, de la vaisselle. Une lourde table chargée de victuailles occupe le centre de la pièce, entre une imposante armoire et la cloison marbrée par les flammes. Des chaises à haut dossier attendent docilement leurs futurs hôtes, qui ne devraient maintenant plus tarder. Nous nous posons donc en douceur sur la margelle de l'âtre et imitons les dormeuses, prenant le temps de humer le doux fumet en provenance des cuisines...

Il régnait dans la pièce cette douce atmosphère qui conclut les repas. Les esprits embrumés voguaient au gré des réflexions, l'estomac chargé comme un boulet à leurs chevilles. Voyageant en pensées, ils ne pouvaient plus se lever, leur courage leur glissant entre les doigts, rien qu'à l'idée de se sortir de cette torpeur tiède et molletonnée.

Derrière un grand pichet de bière, on pouvait encore distinguer une énorme silhouette : les mains semées sur le ventre – comme pour empêcher les mets de sortir par le nombril – il portait manifestement le tablier du cuisinier et on avait pu entendre à maintes reprises les autres convives l'appeler « l'aubergiste ».

Paisiblement, une des mains se leva et alla caresser sa barbe : une belle toison châtain et bouclée, qui arpentait les joues et la moustache pour descendre le cou en rappel et y laisser une sorte de triangle touffu. La main remonta sa face en passant de rubicondes pommettes et s'échoua sur un crâne luisant, éclat qui se retrouvait dans les yeux pleins de malice de l'aubergiste.

On ne pouvait manquer de remarquer, dans cette ambiance profonde mêlant l'odeur rustique du vieux bois, le pétilllement des bûches et le dégradé monochrome des flammes, le costume bigarré d'un homme aussi haut en couleurs que sa garde-robe. Ses longs doigts fins maniaient avec habileté les effets de manches (et les siennes étaient aussi amples que celles d'une toge). Suivant les rayures chatoyantes, on butait sur un pourpoint à froufrous, de teintes si diverses que même une pellicule photographique de haute qualité, l'apercevant, aurait hurlé en prenant ses jambes à son cou, si l'on peut dire.

Sa figure manifestait encore plus toute cette éloquence congénitale (en effet, comme on avait pu l'apprendre au cours du repas, on était, chez lui, marchand itinérant de père en fils) : à chaque mot prononcé, ses sourcils broussailleux effectuaient de nombreux bonds, répercutés sur ses cheveux gris entremêlés par la houle du discours. Pour l'instant, il était occupé à lisser avec application et sa moustache, qui tournoyait furieusement dans les airs, et sa barbichette d'étain, les yeux rivés sur le feu et ses mouvements envoûtants, percevant quelque chimère située à des années-lumière au-delà des flammes.

L'autre personne qui regardait avec attendrissement cette porte ouverte sur son propre souvenir, la tête appuyée contre quelque épaule imaginaire, était toute propre et bien mise. Malgré son âge, qu'on devinait avancé grâce à ses cheveux d'un blanc d'œuf battu en neige, elle restait belle et élégante.

La dame sourit et de petites fossettes naquirent près de sa bouche, comme pour y donner plus d'éclat et l'encourager à conter nombre de récits que sa mémoire sans faille avait non seulement engrangés, mais aussi cultivés. En posant ses mains parcheminées sur une de ses jambes croisées, elle chassa quelque illusoire poussière de son beau tailleur beige.

Un peu énigmatique, on la sentait toutefois sereine et épanouie, qualités qui contrastaient remarquablement avec celles d'un quatrième convive.

Un jeune homme quelque peu négligé, s'était assis à l'extrémité de la table. D'un geste précis, il avait éteint les plus proches bougies, – sifflements stridents des mèches mécontentes – transformant sa place en alcôve de ténèbres. Cela ne suffit cependant pas à cacher les graves problèmes de cet esprit tourmenté. Nerveux, des mouvements compulsifs autant que convulsifs ravageaient son visage, ses membres, son corps tout entier. On aurait dit que les spasmes se disputaient la place du plus représenté sur le podium de la grimace agaçante.

Aucun son ne s'était encore échappé de ses lèvres dérangées, si ce n'était quelques gémissements morts prématurément.

Le prochain convive était tout aussi taciturne.

Un long trajet à cheval, de nombreuses nuits passées à veiller dans les fourrés, sous la pluie, dans la boue et contre le vent ne l'avaient pas épargné, burinant encore ce visage déjà peu amène.

Pourtant, il était paré contre les affres du voyage : vêtu de solides habits de cuir et d'une longue cape aux couleurs changeantes, – hormis la lourde plaque

de poussière qui en colonisait la traîne – on devinait à son flanc une épée légère, fonctionnelle. Il s'était présenté comme un Empore, un voyageur, né en une contrée plus lointaine que les clameurs colportées par l'aquilon, que les rumeurs murmurées par le zéphyr.

On lui avait offert une place et une assiette qu'il avait prises. Depuis, il était resté muet, ses yeux sombres rivés sur son repas. Nulle question ne lui fut posée : ses larges épaules étaient retenues près du sol par la fatigue, poids qui transformait un homme en armoire fermée à double tour, mal rasé et aux cheveux crasseux.

Le pauvre était en outre surpris par le moindre geste brusque ou le plus infime bruit provenant de l'extérieur, l'obligation de rester sur le qui-vive en permanence étant devenue une habitude.

La seule personne présente qui fût étrangère à ces quelques légères tensions comme à la sensation de trop-plein stomacal était bien cette petite fille, égaree dans sa robe de chambre bien trop grande pour elle.

Jusqu'alors occupée à lécher consciencieusement un plat de crème au chocolat, elle leva soudain la tête pour fixer l'assemblée, sa bouche maculée de brun comme le bleu d'un peintre du blanc de la peinture, entamant un sourire candide :

– Dites, c'est maintenant qu'il y a *l'histoire* ?

Sa cristalline requête fit sourire tout le monde.

L'aubergiste se racla la gorge.

– Très bonne idée. Je vais débarrasser. Installez-vous confortablement.

Le timbre de sa voix semblait avoir été trouvée au fond d'une grotte habitée par de riants troglodytes.

– Et c'est le monsieur qui voyage qui va nous la raconter ?

La vieille dame, visiblement gênée, tenta de raisonner la petite, prenant les accents les plus doux et les plus convaincants, au risque de concurrencer le pot de miel voisin.

– Voyons ma chérie, tu sais bien que notre hôte a eu une longue journée, il va aller se reposer...

Des contrebasses vibrèrent et l'homme l'interrompit :

– Non, laissez. J'ai entendu parler de vos coutumes, – tarifs, devrais-je dire – alors je m'en acquitterai volontiers, comme tout le monde.

– « Le gîte et le couvert, contre quelques vers » disait-on du temps des aèdes, confirma le marchand, roulant les « r » comme de la pâte à pain.

Dans un acquiescement tacite, il se levèrent – avec peine et longs soupirs – et tirèrent leurs fauteuils vers les flammes, raclant le parquet, orateur figé se préparant à prendre la parole.

L'aubergiste, avec une agilité surprenante pour son corps replet, fit danser les couverts et les amena, en une apothéose de cliquetis rythmés, dans les armoires parfumées de la cuisine. En catimini, il rejoignit sa place au coin du feu, car le voyageur parlait déjà :

– Je vais vous exposer cette histoire – qui n’est pas de mon pays – comme elle me l’a été contée, par une mère de famille d’un certain âge, qui vivait de chiromancie et autres artifices de pacotilles. Vous serez donc priés d’être indulgents, car ce récit était en grande partie entrecoupé de digressions de chiffonniers que je vais vous épargner – nous n’aurions pas assez de temps, autrement.

– Nous vous écoutons, murmurèrent-ils à l’unisson.

– Il était une fois, sise au sein d’un aride désert de sable, une ville pauvre aux murs de terre sèche.

Dans une de ses rues vivait un jeune garçon. Son histoire était pour le moins singulière : après avoir été abandonné par ses parents dans une oasis voisine, un vieil homme aveugle était venu le chercher pour l’amener ici, afin de gagner sa vie en mendiant.

Depuis plus de dix ans, donc, le vieillard dispensait à cet enfant d’infortune une sagesse toute simple visant à profiter des petits plaisirs de la vie, tout en élevant son âme plus haut que toutes les tours des rois.

Un beau jour toutefois – l’adolescence bouleversant même les esprits les plus rationnels – le jeune homme approcha son tuteur et déclara solennellement :

– Mon ami, je cherche un trésor.

Ce à quoi l’aveugle répondit stoïquement :

– Toutes tes richesses sont en toi.

– Bien plus coûteux est le secret qu’il me tarde de découvrir : ce pour quoi je suis en quête, mon maître, c’est la Vérité.

Le vieillard tendit la tête vers le ciel, humant l’air de cette fin d’après-midi :

– Crois-tu vraiment avoir besoin de vivre dans la Vérité ? L’apparence des choses ne te suffit-elle pas ?

– Je ne supporte plus de vivre dans l’ignorance. Toi, l’aveugle, tu m’as ouvert les yeux. Les choses ne sont pas ce qu’elles semblent. Quelqu’un peut-être se cache derrière tout cela. Je *veux* savoir.

L’homme soupira :

– Mon petit, tu as l’âge de parcourir le monde à présent. Aucune chaîne ne permettrait de te retenir hors de tes rêveries, alors va ! Mais ne me porte pas grief si ta déception est grande.

– Jamais, répondit le mendiant, je ne pourrais t’en vouloir !

Ceci promis, il jura par trois fois sur tous les fleuves du monde.

– Permits-moi de t’interrompre encore, vénérable, ajouta l’adolescent. J’ai besoin d’un itinéraire.

L’ancien leva les bras à mi-hauteur, paumes vers le ciel :

– Par-delà le col du Borée, tu trouveras un château imprenable. En son cœur, tu auras le choix entre ouvrir la boîte et connaître la Vérité ou la laisser fermée mais savoir qu’elle existe. Mais avant cela, tu auras à affronter maints périls.

L'aventurier se mit donc de suite en route.

– Il a bien du prendre quelques provisions avant de partir, s'enquit la vieille dame, incrédule.

– Je ne crois pas madame, fit l'aubergiste, pensif. Le désert est plus fertile qu'il n'en a l'air, un homme à la vie simple s'en accommoderait parfaitement. (Il jeta un coup d'œil à sa panse rebondie et à la table auparavant chargée.) Ce qui ne me concerne pas, bien sûr, murmura-t-il.

Tout le monde pouffa.

– Poursuivez, mon cher, poursuivez, fit l'hôte avec un geste de la main.

– Le jeune aventurier se mit donc en route, comme je l'ai dit précédemment.

Bientôt, la ville se blottit entre les mamelons des dunes nourricières. Pendant neuf jours et neuf nuits, notre héros marcha sous un soleil vampirique, avant qu'il n'aperçoive une oasis, havre de fraîcheur dans ce monde de minéraux finement concassés et transportés par l'œuvre du vent.

Or, le gouverneur de cette oasis était un tyran mégalomane qui prenait un plaisir sadique à voir les gens paniquer.

Pour satisfaire les excentricités de sa majesté, les soldats arrêtaient systématiquement tout étranger pour le mener devant le roi. Celui-ci lui posait une question. S'il y répondait correctement, il avait la vie sauve. Sinon, il était purement et simplement exécuté, dans les secondes qui suivaient. Comme on s'en doute, le premier cas ne s'était encore jamais produit.

Cette situation durait depuis sept ans et cela faisait sept ans de trop.

Il arriva ce qui devait arriver : notre ami fut arrêté et « convié » chez sa majesté – un petit bonhomme grassouillet et nerveux – qui lui proposa immédiatement son énigme :

« Qu'est-ce qui au matin rêve du midi, au midi loue le matin et au soir oublie sa journée pour enfanter d'une nouvelle aube ? »

Heureusement, c'était une partie de l'aphorisme que nos deux mendiants avaient pour habitude de psalmodier en faisant leurs ablutions quotidiennes. Le petit sage rétorqua donc, sans se démonter :

« C'est une civilisation, parce qu'à sa fondation, elle rêve de son Âge d'Or, à son apogée elle commémore sa constitution et à son déclin, elle oublie toutes ses bonnes résolutions pour donner naissance à une autre culture et ainsi de suite... »

Le roi n'en revint pas et, par dépit, se suicida. La population fut si heureuse d'être libérée du joug de ce monstre et ce, en prime, par un jeune homme vigoureux, simple et plein de sagesse, qu'on lui demanda de monter sur le trône.

Il se dit :

« Pourquoi pas ? »

Et il le fit.

Le marchand fronça les sourcils :

– N’était-il pas empli d’une quête ?

– Bien sûr, mais il faut avouer que l’oasis présentait ses propres charmes. Imaginez un instant les palmeraies, offrant leur ombre aux passants en quête de tranquillité, le chant des sources claires, les reflets de Phébus dans les mares d’eau limpide...

Les yeux de la petite fille s’illuminèrent et sa bouche formula un « Oh ! » muet mais, par là même, bien plus explicite.

– Et les femmes ! mes amis, les femmes ! Leur beauté inégalable, faite de nombreux mystères sous leur teint hâlé, leur prestance reptilienne, leur saveur colorée, tout cela charma l’adolescent plus que les oiseaux multicolores et les rivières rafraîchissantes. Mais, heureusement pour lui, la fougue de sa jeunesse et son poste haut placé l’avaient empêché de s’attacher à une de ces dames. Je dis « tant mieux pour lui » car mon récit, si je m’arrêtais là, ne serait pas complet.

Il reprit son ton de conteur :

– Or donc, l’appel de la Vérité surplomba les cris des enfants qui jouaient dans la cour et le nouveau roi, après trois ans de bons et loyaux services, quitta l’oasis aux mille joies, à la faveur de la nuit, fugitif en sa maison, victime de trop d’amour plébéien.

Après trois jours de marche, l’ancien mendiant arriva en bord d’une forêt. (« Une forêt au bord d’un désert ? » s’étonna le marchand. – Taisez-vous ! répondirent les autres, ce sur quoi il se renfrogna.) Il s’engagea donc sur un sentier de terre battue et pénétra sous la haute voûte réticulaire des arbres. Une clarté vert tendre filtrait à travers ses mailles, tendant d’amples draps de lumière jusqu’au sol tapissé de feuilles colorées, si bien qu’on ne pouvait dire à quelle saison l’on était.

Un sourire béat naquit sur le visage de la petite fille qui empoigna son ours en peluche sur ses genoux.

Le bois puisait sa force dans une nappe de calme, à la surface de laquelle les piailllements des oiseaux formaient de petites vaguelettes concentriques qui chevauchaient une légère brise pour s’échouer contre les oreilles de notre jeune mendiant, l’empêchant à peine de sombrer dans une douce somnolence.

Il chemina ainsi, durant quelques jours, faisant parfois halte dans de larges clairières à l’herbe tendre. Mais la forêt n’était pas éternelle et il dut bientôt quitter sa revigorante protection.

Au sortir du bois, le paysage changea radicalement, alors que la piste se tarissait. La végétation laissait place aux blocs de granit semés par-ci par-là, miettes du gueuleton d’un glacier gourmand particulièrement malpoli qui avait quitté sa table sans la laver.

Notre héros inspira l’air frais et dégagé et eut le temps de le faire pendant un certain temps : il erra dans cette désolation pendant quelques heures, se dirigeant toujours vers les montagnes, inexorable garde-fou à son intrépidité. Il finit par arriver au bord d’un gouffre titanesque : on n’en voyait ni le fond ni la rive opposée, cachés qu’ils étaient par une nuée épaisse, donnant au décor un air terriblement lugubre.

L'aventurier frissonna. Il se dit qu'il devenait un brin plus humble, puis reprit son courage par le col et suivit la faille à sa dextre – il n'aurait de toute façon pas su nommer les points cardinaux.

Toujours est-il qu'après quelques heures supplémentaires d'arpentage de la pierraille, il se retrouva devant un pont, bien qu'il se dît par la suite que le qualificatif de « pont » avait été choisi à la hâte et s'avérait quelque peu mélioratif par rapport à ce qu'il aurait été convenable d'appeler une passerelle. Pourrie.

Les cordages grinçaient et les planches vermoulues coloraient agréablement le décor en teintes de gris.

À ne pas négliger également, un élément on ne peut plus important : un vieillard. Non, pas le vieux moyen, content de sa retraite, ses petits-enfants heureux sur ses maigres genoux, non. Celui-là était plutôt l'archétype du sorcier ou du passeur infernal : ses haillons odorants se confondaient avec ses cheveux garnis de nœuds, escargots et autres brindilles, encadrant un visage repoussant, composé essentiellement d'yeux globuleux et fuyants et d'une bouche en bec-de-lièvre aux dents gâtées et d'un nez cassé : en somme une tête dont la date limite avait du être dépassée depuis quelques siècles.

L'ancêtre, en un remarquable trait d'originalité, proposa de la voix d'une râpe à fromage actionnée vigoureusement sur une table en bois :

– Je suis le Gardien et je te pose une question. Tu réponds correctement, tu passes. Tu faux, je te précipite dans le gouffre.

(La petite fille écarquilla les yeux.)

Alors l'immonde vieillard traça sur le sol un temple grec vraiment archaïque : un toit, quatre colonnes et un socle.

« Sachant que le Bonheur repose sur les colonnes, que signifient les différents éléments que tu vois ? »

Heureusement pour lui, le petit sage connaissait par cœur ce que son maître et ami avait appelé *la première leçon de la béatitude*. L'homme répondit donc :

« Le toit est le Bonheur, parce qu'il préserve la Joie de Vivre qui est la divinité du temple.

« Sans Plaisir, pas de Bonheur. Le Plaisir est la première colonne.

« Mais on ne saurait vivre convenablement et dans le respect de ses semblables sans les trois vertus : l'Honnêteté, la Justice et l'Humilité. Les trois vertus sont les trois autres colonnes. »

Le gardien ricana :

– Et que fais-tu du stylobate ?

L'aventurier lui rendit son sourire :

« Fondamentale aussi est la Prudence, mère de toute vertu, celle qui porte l'édifice, Atlas du Bonheur. »

Les épaules du vieillard passèrent à l'étage inférieur. D'une lourde voix chargée de honte, il sanglota en s'effaçant :

– Passe donc, toi qui le premier as élucidé l'énigme du Gardien.

Et il se jeta dans la faille.

Une fois que son cri eut fini de monopoliser la conscience de notre héros, ce dernier envisagea la traversée du pont. De la passerelle...

Le paysage n'en devint toutefois pas plus réjouissant. Au contraire, l'impression de grisaille s'accrut, s'accumulant dans les pensées du jeune homme. À présent, son chemin commençait à gravir la montagne, dans l'espoir de trouver quelque col où se lover, pour glisser gentiment sur l'autre versant.

Les blocs granitiques étaient plus grands, plus bruts et constituaient l'unique chose différenciable de la terre sèche à des lieues à la ronde.

L'air aussi avait pris les caractéristiques de la pierre : froid, cassant, aigu. Autant les cailloux s'invitaient dans ses chaussures, autant les bourrasques se blot-tissaient contre lui, sous ses vêtements.

Mais il montait toujours, mû par un besoin impérieux d'admirer des pays inconnus.

Progressivement, Éole, accompagné de lugubres rugissements, se fit plus hostile et glacial. La neige lacérait déjà ses pieds quand, au bord de l'épuisement, meurtri et désespéré, le rusé sage s'écria :

– Oh ! Montagne, pourquoi donc me refuses-tu le passage ?

Le vent se fit alors plus profond et prit la teinte d'une voix séculaire :

– Il est des buts qu'on ne peut louer ! Je connais ta quête et je t'en refuse l'aboutissement.

– Dis-moi, vénérable Roche, n'as-tu jamais rêvé de parcourir le monde à la recherche d'une Réponse – voire d'une Question ? Ne t'es-tu jamais sentie limitée par ton immobilité forcée ?

– Non, car mes amis les vents me rapportent les nouvelles du monde.

– Ces tourbillons éphémères que tu appelles tes *amis*, ne partent-ils pas aussi vite qu'ils ne viennent ? Et ce pour ne jamais revenir. Que doivent-ils penser de toi pour te fuir aussi promptement ?

Le souffle vacilla légèrement, comme si l'Âme du lieu hésitait sur la réponse à donner.

– Mais les rivières, elles, embellissent mes vallons en de brillants lacs.

– Pourtant, l'eau dont elles sont faites te quitte inexorablement...

– Mais elle revient, portée qu'elle est par les nuées.

– C'est juste, les gouttes reviennent vers toi un jour ou l'autre. Elles te sont fidèles, à moins qu'il ne s'agisse d'autre chose...

– À quoi penses-tu, étrange petite chose qui parle ?

– Eh bien, n'as-tu pas remarqué les sillons que creusent les rivières ? Bien sûr, elles reviennent, mais pour t'égratigner à chaque fois un peu plus !

Le sol frissonna sous les pieds de l'habile mendiant.

– Tu sèmes le doute jusqu'en mes racines.

– À propos, que penses-tu des arbres, eux qui embellissent tes flancs ? Ne vois-tu pas comme leurs tentacules te saignent, te pompent ta sève ? Qui te dit que tous tes *amis* ne connaissent pas la réponse à ta Question, mais te la cachent ?

– Homme au destin léger, tais-toi. Je consens à te laisser aller, mais à une condition.

– Tes désirs seront des ordres.

– Quand tu connaîtras la Vérité, repasse par ici et dis-moi : quelles sont mes origines, d'où suis-je née, moi qui ne peux parcourir le monde à la recherche de mes parents ?

Alors l'accablante chape de nuages se déchira, percée par un pic majestueux, lame scintillante dans l'éclat azuré de l'empyrée.

Notre ami eut donc tout le loisir de progresser outre cet obstacle. Il descendit des hauteurs pour se poser en douceur dans un monde enchanteur ou plus exactement ce qu'il en restait : on devinait çà et là de grandes forêts où de jeunes couples se retrouvaient dans la fraîcheur sauvage du couvert des arbres, des rivières au bord desquelles les familles prenaient de légers repas tout en admirant les beautés de la nature, avant de rentrer heureux, à leur maison propre et rangée, sise dans un écrin paisible de champs fertiles.

De tout cela, cependant, il ne subsistait plus que des cendres et des souches carbonisées, comme dispersées sur la terre nue par quelque déflagration et dont la fumée avait depuis longtemps rejoint la demeure de leurs anciens propriétaires.

Au milieu de cette désolation s'élevait, imposant, un énorme piton rocheux en haut duquel se perchait une citadelle menaçante. Selon les indications de son vieux précepteur, c'était la dernière étape de son long voyage. Pendant une journée entière, il gravit les innombrables marches étroites qui étranglaient petit à petit le cou de l'éminence.

« En son cœur réside la Vérité. » se dit l'aventurier en se tenant devant les titanesques portes du donjon. Celles-ci avaient été complètement tordues par quelque puissance inconcevable et l'intérieur de bâtiment était lui aussi en ruine. Toute vie avait vraisemblablement quitté ce lieu.

Le jeune homme pénétra malgré sa peur dans les entrailles du monstre, cherchant opiniâtrement les voies d'accès de deux directions : vers le centre et toujours plus bas.

Après un temps indéterminable d'errance dans les couloirs humides et les salles cyclopéennes emplies d'ombres bavardes, notre héros, épuisé, passa sous une arche toute modeste pour se retrouver, à des lieues sous la terre, au centre d'un puits qui devait manifestement occuper le centre de toute la citadelle. Le plafond vomissait une lumière blafarde, se répandant sur une table de marbre noire déjà recouverte d'une épaisse couche de poussière – à la manière de toute surface plane en ces lieux. Sur ce rond plateau patientait une petite boîte de bois, étonnamment propre et bien conservée pour un vestige si antique.

Le mendiant s'approcha, ému, puis souleva lentement le couvercle... mais l'histoire ne dit pas ce qu'il y vit. On suppose que ce dut être la Vérité, parce qu'ensuite il prit dans sa botte une dague aiguisée et s'en creva les yeux.

À tâtons, il tenta alors de retrouver son chemin vers l'extérieur, mais après trois jours d'égarément désespéré, il dut s'avouer vaincu. Sa seule bouffée d'air frais, il l'avait attrapée à une fenêtre, au même étage. Il décida donc de s'y faufiler et de lancer sa corde magique – qu'il avait découverte dans le trésor du tyran et qui pouvait prendre n'importe quelle longueur – s'y attacha et ainsi, put rejoindre le pied du piton rocheux.

Le marchand se racla la gorge :

– Excusez mon interruption, mais je décèle une incorrection dans votre récit : une *fenêtre* dans un *donjon*, voilà qui me semble peu probable.

L'aubergiste eut un sourire placide :

– Allons, ne soyez pas si pointilleux, notre conteur voulait parler là d'une meurtrière, bien entendu.

– Tout de même, protesta la vieille dame, se faufiler à travers une meurtrière, il faut le faire...

Le voyageur soupira :

– Madame, messieurs. Encore une fois, je vous livre ce conte tel que l'on me l'a transmis. Je vous prierai donc de bien vouloir m'accorder toute votre attention, car la fin n'est plus loin.

Ils baissèrent les yeux, silencieusement repentis.

– Tant bien que mal, il finit par toucher terre et se dirigea vers la montagne. Celle-ci, apercevant sa mine ravagée, prit peur et n'insista pas. Si cet homme connaissait la Vérité, alors elle ne devait pas être bien belle à voir.

De même, nul gardien n'était au pont pour empêcher son avance résignée. Il avait eu ce qu'il avait voulu et rien de plus à donner au monde. Son voyage dans la forêt fut d'autant plus triste qu'il ne percevait de ses beautés que les cris des oiseaux, qu'il savait maintenant être des lamentations de créatures gâtées, dont le contentement était une chimère pour la mère nature.

Le désert l'épargna et il parvint finalement à *son* oasis. Là, personne ne le reconnut, négligé et vieilli qu'il était par le souci et le remord. Il se rendit immédiatement à l'orphelinat, où il demanda à pouvoir emporter l'enfant le plus rêveur, le plus solitaire. Sur ses frêles épaules il posa ses maigres mains et déclara : « Tu seras mes yeux. »

Ils reprirent la route du sable, gagnant la pauvre ville aux murs de terre sèche.

Dans *sa* rue, l'enfant s'arrêta et avertit : « Il y a déjà quelqu'un qui mendie ». L'autre répondit : « Je sais ». Et, de la même dague dont il avait tué ses yeux, le jeune mendiant devenu vieillard frappa trois fois son maître et ami et trois fois il fut maudit pour avoir transgressé sa promesse.

Ensuite, il s'assit sur le sol, contre le mur, avec le petit pour seul compagnon. Il commença par lui dire :

« *Mon garçon, je vais t'inculquer la première leçon de la béatitude...* »

C'est ainsi que se termine mon récit.

Perçant le silence méditatif qui suivit, un sanglot éclata.

La petite fille pleurait à chaudes larmes et les yeux naïfs de sa jeunesse reflétaient la plus grande incompréhension :

– Comme c’est triste ! Pourquoi *le gentil* a-t-il tué son seul ami ? gémit-elle, complètement déboussolée.

Alors l’énigmatique jeune homme, toujours drapé dans son insaisissable obscurité, murmura :

– Parce qu’il est des secrets qu’il vaut mieux ne pas connaître...

Sur ces paroles débordantes de sagesse, ils se levèrent tous, déjà en proie à l’engourdissement du sommeil, pour se diriger vers leurs chambres respectives.

L’escalier craqua de nombreuses fois sous leurs pas. Pourtant, aucun n’eut envie de comprendre pour quelle raison ou encore ce qui pouvait se cacher en dessous, préférant se laisser aller à quelque rêverie, emplies de voyages, d’épreuves, de quêtes désespérées et de héros martyrs...

Les pensées laissèrent place aux songes, dans les chambres occupées de l’auberge, quand chacun posa une tête lourde d’enseignements sur l’oreiller de duvet, léger comme l’insouciance de l’oubli.

Dans l’épaisse obscurité de la salle à manger flottent quelques serpents fumeux, échappés de leurs mèches déchues.

Nous nous dirigeons tout droit, gentiment, vers l’âtre encore chaud, passant sous la table marquée des vestiges du repas, les miettes de pain comme des preuves de l’existence de la veille pour le courageux archéologue du petit déjeuner du lendemain.

En passant par-dessus les pierres du foyer, on peut apercevoir quelques points lumineux, rougeoyants. « C’est là que dorment les flammes. » nous chuchotent les ombres.

Lentement, nous basculons en arrière pour apercevoir le ciel moucheté en face de nous, encadré par la margelle de la cheminée. Accélération, nous nous élevons sans bruit dans le conduit pour jaillir à la face de la nuit.

Nous stagnons quelques instants au-dessus de l’Auberge. La dernière bougie est soufflée dans la chambre de l’aubergiste, il est temps pour nous de pivoter vers Ouranos nimbé d’étoiles et d’un bond vigoureux, de nous propulser à travers les limbes intersidéraux, vers nos douillets lits de monotones réalités.